Agha

P. Boyer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/915>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.915](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.915)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1985

Pagination : 254-258

ISBN : 2-85744-209-2

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

P. Boyer, « Agha », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 2 | 1985, document A95, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/915>
; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.915>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Agha

P. Boyer

- 1 Ce terme, d'origine turque, qui désignait divers fonctionnaires d'autorité dans l'Empire Ottoman, prit rapidement dans le Maghreb soumis une acception militaire. Il s'appliqua aux commandants de groupes armés sans que cela entraînaît l'identification à un grade précis.

Les agha turcs

- 2 Le chef du corps des Janissaires était qualifié d'agha, de même que ceux des Noubas, garnisons d'effectifs très variables.
Signalons toutefois une exception. Au ^{xvii}^e siècle, pendant la période dite des Agha Souverains (1659-1671), le terme d'agha désigna le chef de la Régence qu'une révolte janissaire avait substitué au pacha.
Parmi les agha de type classique seul l'agha des Arabes, en raison de ses fonctions, et, pour des raisons géographiques, les agha placés à la tête de certaines garnisons, intéressent le monde berbère.
- 3 En effet l'agha des Janissaires et l'agha des Spahis ne commandaient qu'à des troupes d'origine turque, auxquelles s'intégraient quelques renégats et Kouloughlis (métis de Turcs et de femmes indigènes).
- 4 L'agha dit « des Arabes », selon la terminologie adoptée par les voyageurs occidentaux, mais dont l'appellation exacte était *Méhallé Agassi*, agha de la Mehallé (*Mehallé* : force armée chargée du recouvrement de l'impôt dans les provinces ; par extension corps expéditionnaire destiné à assurer la soumission des tribus) groupait à l'origine sous son autorité les seuls cavaliers indigènes soldés. Peu à peu, celle-ci s'étendit aux makhzen fournis par les tribus puis aux fantassins zouaoua soldés et enfin à l'ensemble des forces non turques. Mais cette extension de pouvoir n'allait pas s'arrêter là,
- 5 A la fin du ^{xviii}^e siècle, l'agha des Arabes est à la tête de toutes les forces armées de la Régence, janissaires compris ; les consuls occidentaux le tenaient pour ministre de la

Guerre de la Régence, l'agha des janissaires se contentant désormais du rôle de « major » de ce corps.

- 6 A ce commandement militaire s'ajouta au XIX^e siècle un commandement territorial, celui du Dar es Soltan. On appelait ainsi une circonscription oscillant entre Cherchell et Tizi-Ouzou, dont la Mitidja, la Basse Kabylie et la plaine des Beni Slimane constituaient la base. Ce Dar es Soltan relevait directement d'Alger et non des beylik voisins. L'agha des Arabes finit par en prendre le contrôle, de même que relevaient directement de lui certaines tribus, partiellement berbérophones, comme les Mouzaïa et les Ghrib.
- 7 L'agha intervenait donc dans la vie des populations à plusieurs titres : soit en les administrant, si elles étaient comprises dans son ressort ; soit en les contraignant au paiement de l'impôt, lors des mehallé ; soit en les combattant quand elles se considéraient comme indépendantes. C'est dire que les rapports entre la Grande Kabylie et l'agha des Arabes furent incessants.
- 8 En 1757 Cherif Agha trouve la mort près du bordj de Boghni en tentant d'étouffer la révolte kabyle à laquelle les Guechtoula, naguère alliés des Turcs, s'étaient ralliés. Dix ans plus tard l'agha en fonction était exécuté sur ordre du dey pour s'être fait battre par les Flissa Oum Ellil. Son successeur, l'ex-Khodjet el Kheil Si Ouali, périsait en 1768 en essayant de s'opposer à l'invasion Zouaoua qui submergeait la Mitidja orientale et menaçait Alger. Les querelles de çof entre Flissa et Maatka sauvèrent Alger en provoquant la discorde chez les assaillants, et les garnisons turques purent se réinstaller en bordure des massifs kabyles.
- 9 C'est encore l'agha des Arabes qui mit fin à la révolte des Flissa oum Ellil de 1798-99. Une sorte d'alliance fut conclue avec la famille Ben Zamoun qui dirigeait cette confédération.
- 10 Un hasard heureux permit aux Turcs d'éviter que la Kabylie, toujours rebelle, ne se joigne au grand soulèvement derkaoua du début du XIX^e siècle. Celle-ci venait un effet d'adopter avec enthousiasme les enseignements d'une confrérie religieuse nouvelle et concurrente, la Rahmaniya, fondée par un marabout de Kabylie. Les bons rapports existant entre Alger et les moqqadem rahmaniya permirent de dissocier les révoltés en puissance et l'apport des tribus berbères soulevées se limita à la petite Kabylie, à l'Ouarsenis et aux massifs montagneux côtiers du Dahra et des Trara. Bien mieux, les Kabyles fournirent au Dey des contingents pour combattre les cherifs derkaoua. Cette alliance de fait dura quelques années et les agha des Arabes recrutèrent facilement lors des campagnes de Tunisie, de 1807 à 1813. Les choses se gâtèrent avec Omar Agha en 1813. Convaincu que son échec devant Tunis était dû à la trahison des contingents kabyles, il fit décapiter certains de leurs chefs. Il s'ensuivit une nouvelle insurrection. Omar Agha et son lieutenant, le caïd turc de Bordj Sebaou, un moment bloqué par les Flissa et les Ait Ouaguenoun, ne pouvaient empêcher les bandes kabyles de ravager à nouveau la Mitidja orientale (1814).
- 11 L'avènement d'Ali Khodja Dey allait renverser complètement le cours des événements. Pratiquant délibérément une politique pro-kabyle, il renouvelait en 1816 l'alliance conclue avec les Ben Zamoun et des contingents Zouaoua l'aidaient à mater définitivement les janissaires d'Alger (1817). Son agha des Arabes, Machen ben Atman, se garda bien d'intervenir au delà des zones soumises.
- 12 Mais Hussein Dey, qui succéda à Ali Khodja la même année, eut à supporter les contre-coups de cette nouvelle orientation qui faisait des ennemis de la veille les favoris du

jour. Du moins est-ce ainsi que l'on peut tenter d'expliquer le soulèvement des deux tribus makhzen de Kabylie, les Ameraoua du Sebaou et les Guechtoula de la cuvette de Boghni (1818-1819).

- 13 Le nouvel agha des Arabes, Yahia, fort de la neutralité des autres confédérations, en vint assez facilement à bout. Il fit exécuter leurs chefs lors d'un guet-apens. Les bordjs de Boghni et du Sebaou furent reconstruits et pourvus de nouba. Quelques années plus tard la Kabylie orientale prenait à son tour l'offensive. Les Mezzaïa bloquaient Bougie et les Beni Abbès interrompaient les communications entre Alger, Bougie et Constantine. Yahia Agha menait contre eux plusieurs campagnes sans grand résultat (1824). Puis il devait se tourner contre les Aït Ouaguenoun et les Ait Djennad qui refusaient de fournir le bois nécessaire aux constructions navales.
Faute d'une victoire définitive, les Turcs finirent par se contenter d'un accord assez humiliant mais qui leur laissait le contrôle des plaines.
- 14 Ibrahim Agha, qui succéda en 1828 à Yahia Agha, exécuté par ordre du dey, fut le dernier agha des Arabes du régime turc. Il n'intervint pratiquement pas en Kabylie.
Avant d'aborder la période suivante nous dirons un mot des agha commandant les nouba (garnisons) des bordj de Kabylie.
Ils commandaient à un nombre variable de sefra (escouades) composées exclusivement de janissaires soumis à un tour de service.
Ces agha n'avaient en principe aucune autorité sur les populations. Lorsque la tribu sur le territoire de laquelle ils étaient installés était tenue bien en main, elle était déjà administrée par un caïd turc.
- 15 Dans le cas contraire, Alger se contentait d'investir son chef naturel, qui prenait le titre de Cheikh, et menait sa tribu à sa guise, sans intervention de l'agha.
Selon leur implantation les agha des nouba jouaient donc le rôle de commandant de la force militaire turque appuyant l'autorité du caïd turc, ou de chef de poste isolé, voué au renseignement ou au service des courriers. Ces agha continuaient de dépendre de l'agha des Arabes et non des beys commandant les provinces. D'où des conflits d'autorité permettant à l'agha des Arabes d'intervenir dans les beyliks.
La nécessité de contrôler la grande Kabylie avait fait adopter le premier système pour les garnisons locales.
- 16 Dans les deux vallées solidement occupées par des tribus makhzen (Amaraoua du Sebaou, Guechtoula et Abid de Boghni) l'agha de la nouba de Tizi Ouzou (30 à 50 janissaires) et celui des Guechtoula (60 janissaires) étaient en principe sous les ordres respectifs des caïds du Sebaou et de Boghni ; mais en réalité cette subordination se monnayait le plus souvent.
Enfin, au sud du massif, le caïd de Bouira qui commandait aux tribus makhzen des Arib et des Ouled Bellil disposait des 60 janissaires de l'agha de Bordj Hamza.
La partie orientale du massif kabyle était également surveillée par des nouba. Bougie, Djidjelli et Zemmorah étaient les places de garnisons dont les effectifs variaient de 30 à 60 hommes.
- 17 Les nouba casernées dans le reste de la Régence se trouvaient dans les agglomérations : Oran, Mostaganem, Mascara, Tlemcen, Médéa, Constantine, Bône, Tébessa, Collo (un moment) et Biskra. L'agha commandant la nouba de cette dernière ville, qui surveillait les Aurès et assurait la liberté de communications avec Touggourt, semble avoir bénéficié de pouvoirs plus étendus que ses confrères (cf. Tachrifat, trad. Devoul, Alger, 1952, p. 64-76).

Les agha d'Abd el Kader

- 18 L'effondrement de la domination turque en 1830 amena un bouleversement complet dans l'encadrement des tribus. Après une période d'anarchie et l'échec de tentatives diverses pour prendre le pouvoir (sultan du Maroc, moqqadem derkaoua, bey de Constantine), seule subsista l'organisation mise en place par Abd el Kader. Celui-ci, faute d'en connaître d'autre, reprenait la hiérarchie ottomane, mais en confiant aux titulaires des fonctions fort différentes. L'agha devient le chef d'un groupe de tribus, commandées chacune par un caïd ou un cheikh, sous l'autorité d'un khalifa, sorte de gouverneur provincial. L'agha, dans ce nouveau système n'est plus uniquement un chef militaire, il est juge et administrateur, contrôlant la gestion des chefs placés sous ses ordres. Il appartient d'autre part aux familles locales les plus influentes au lieu d'être un turc sans attaches avec le pays. Enfin Abd el Kader essaye de « moraliser » la fonction en procédant à des renouvellements fréquents des titulaires et en limitant (théoriquement) leurs ressources au dixième des impôts perçus par leurs soins.
- 19 Les tribus, et les tribus berbères en particulier, se trouvèrent ainsi réparties entre différents aghaliks (territoire de commandement de l'agha). Mais cette construction théorique dépendait du bon vouloir des intéressés et beaucoup d'aghaliks n'eurent qu'une existence nominale. Ainsi les aghaliks kabyles, placés sous l'autorité du khalifa du Hamza, Ben Salem ; ils rassemblaient les tribus naguère soumises ou alliées des Turcs, ce qui correspondait à la Basse Kabylie avec la plaine du Sébaou (aghalik des Ameraoua) et au fief des Ben Zamoun (aghalik des Flissa). Lors des assemblées de Boghni (1839), les Guechtoula et les tribus indépendantes avaient fait savoir à l'Emir qu'elles n'entendaient pas s'intégrer à son état.

Les agha de l'administration française

- 20 L'administration française, de son côté, avait essayé dans les premiers temps de perpétuer le système turc en nommant à son tour un agha des Arabes. L'échec pitoyable de cette tentative amena la nouvelle administration à adopter finalement celui d'Abd el Kader. Khalifa, agha, caïds, cheikhs prirent le pas, au fur et à mesure que s'étendait la zone française, sur leurs collègues nommés par l'adversaire.
- 21 Mais la nécessité de récompenser les ralliements et la crainte d'avoir affaire à des groupements indigènes trop puissants amena le commandement français à multiplier les postes. Ainsi, en 1847, la Kabylie contrôlée par les français comprenait trois aghaliks (agha des Ameraoua, agha de Taourga et agha des Flissa), coiffés de deux bachaghaliks, circonscriptions intermédiaires entre le khalifalik et l'aghalik, confiés l'un au frère du khalifa du Sébaou d'Abd el Kader, Ben Salem, nommé bachagha du Hamza, l'autre à l'ex-agha des Ameraoua, Oukassi, nommé bachagha du Sébaou.
- 22 Mais ce n'était là que palliatif particulièrement mal adapté à la Kabylie qui, en lieu et place de ses institutions traditionnelles : Karouba, Taddert, Toufik, avec leurs djemâ et leurs amin, se voyait imposer une hiérarchie artificielle de caïds, agha, bachagha, khalifa basée sur la tribu de type arabe. Rapidement en effet il s'avéra que les agissements de ces chefs indigènes inspirés des méthodes turques s'accommodaient mal des principes administratifs français. Les Bureaux Arabes* tentèrent, sans grand succès,

de normaliser leurs procédés de gouvernement. Les Kabyles, que le pouvoir turc avait, en dehors des crises, ménagés, furent particulièrement sensibles à ces excès.

- 23 Aussi la conquête totale du pays en 1857 amena-t-elle le maréchal Randon à adopter un système plus rationnel. Les grands commandements furent supprimés au fur et à mesure du décès de leurs titulaires et on en revint aux amins élus avec, au niveau de la tribu, des amins el oumena également élus, qui se substituèrent aux caïds nommés. Seule la frange orientale du massif, dépendant du Constantinois, conserva la hiérarchie traditionnelle jusqu'en 1871 avec Ali Cherif, bachagha de l'oued Sahel et Mokrani, bachagha de la Medjana.
- 24 Mais la révolte de 1871 fit disparaître ces particularismes. Toutes les tribus kabyles furent dotées, comme les tribus arabes, d'adjoints indigènes nommés (déjà en fonction dans les communes de plein exercice), en réalité de caïds sous une autre appellation. Ceux-ci devaient d'ailleurs retrouver leur titre primitif en 1919, assorti, pour les échelons supérieurs, des grades d'agha et de bachagha. De cette date à 1962, la Kabylie connut donc à nouveau des aghas, sortes de caïds hors-classe, plus proches des fonctionnaires de type occidental, du moins sur le papier, que des dignitaires turcs qui avaient introduit ce terme, quatre siècles auparavant, dans la titulature maghrébine.

BIBLIOGRAPHIE

GRAMMONT DE. *Histoire d'Alger sous la domination turque*. Paris, Leroux, 1887.

ROBIN CDT. *Note sur l'organisation militaire et administrative des Turcs en Grande Kabylie*. *Rev. Afric*, t. XVII, 1873.

— Notes historiques sur la Grande Kabylie de 1830 à 1838. *Rev. Afric*, t. XX, 1876.

— Note sur Yahia agha. *Rev. Afric*, t. XVIII, 1874.

AZAN GRAL. *Conquête et pacification de l'Algérie*. Paris, 1931.

DEVOULX A. *Tachrifat, recueil de notes historiques sur l'administration de l'ancienne Régence d'Alger*. Alger, 1852.

BOYER P. Des pachas triennaux à la révolution d'Ali Khodja Dey (1571-1817). *Rev. Hist.*, n° 495, 1970.

— La révolution dite des « aghas » dans la Régence d'Alger (1659-1671) in *Mélanges Le Tourneau*, *Rev. de l'Occid. musulman et de la Méditerranée*, n° 13-14, 1973.

INDEX

Mots-clés : Ottoman, Turc, Histoire